



# La divine énergie

*Sarada Devi, épouse de Ramakrishna*

**Patrick Mandala**

Préface de Denise Desjardins



**DERVY**

**Mystiques et Religions**

Collection « Mythes et Religions »

Patrick Mandala

« La Divine Énergie »

« La Divine Énergie »

# SHAKTI

LA VIE DE SARADĀ DEVĪ

(épouse de ŚRĪ PĀMAKRISHNĀ)

PRÉFACES

par

DENISE DESJARDINS

SVĀMĪ NIKHILĀNANDA

DERVY-LIVRES

11, rue de la Harpe, 75001 Paris  
Tél. : 01 47 79 11 11

8002k

5707

DL-04 051993-13292

« La Divine Énergie »

SHAKTI

© Dervy-Livres 1991  
ISBN - 2-850-76-436-1

1473007

1

nc

Collection « Mystiques et Religions »

Patrick / Mandala

« La Divine Energie »

**SHAKTI**

ou

**LA VIE DE SÂRADÂ DEVÎ**

(épouse de SRÎ RÂMAKRISHNA)

**PRÉFACES**

par

**DENISE DESJARDINS  
SVÂMÎ NIKHILÂNANDA**

DERVY-LIVRES

Allées des Frères Montgolfier

77325 Croissy-Beaubourg



DU MÊME AUTEUR

**GURU KRIPĀ** – La Grâce du Guru. L'Enseignement vivant de Mâ  
Ânanda Moyî, svâmî Râmdâs, srî Râmakrishna.  
Préfaces d'Indira Gandhi et Arnaud Desjardins.  
Dervy-Livres, Paris 1984.

**LÎLĀ** ou **La Geste de Krishna** – Roman initiatique.  
Dervy-Livres, Paris 1987.

**SVA-DHARMA** – Récits de Sagesse du Bouddhisme Tibétain.  
Illustrations de Catherine Mandala.  
Éditions Chiron, Paris 1984.

**BHAKTI** – l'Art Sacré des Miniatures Indiennes.  
Éditions Ateliers Mandala, 74290 Talloires.

**RASA** – Cuisine Végétarienne de l'Inde. Catherine et Patrick  
Mandala.  
Éditions Dervy-Livres, Paris 1988.

A PARAITRE

**BHAKTI-YOGA** ou **La Voie du Cœur** – Poèmes et textes mystiques  
de l'Inde. Éditions Chiron, Paris, Octobre 1991.

EN PRÉPARATION

**LE JOYAU DANS LE LOTUS** ou **Les Chemins de la Sagesse dans**  
**le Bouddhisme Tibétain** – Préface du Dalāi-Lama.

**PREMA** ou **Une Femme et Sainte de l'Inde** : Mirā-Bâi, sa vie, son  
œuvre.

**MILAREPA** ou « **En suivant le Cours du Torrent** » – Chants inédits.

**MÉDITATIONS** ou **l'Intelligence du Cœur selon Svâmî Vive-**  
**kānanda.**



*âtmano moksârtham jagatbitaya ca*

« Pour la libération de l'âme et le bien de l'humanité »



Cette devise de l'Ordre Vedântique sri Râmakrishna, implique – tout comme dans le Bouddhisme Tibétain Mahâyâna – non seulement d'œuvrer pour la mukti, la Libération, mais aussi, et surtout, pour le bien et la libération des « autres ».

Cette maxime sanskrite est synonyme de prema et karuna, d'Amour et de Compassion.

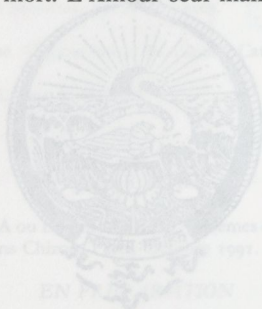
Ce livre est dédié à ma femme Catherine et à toutes celles qu'en Inde nous appelons « Mâ » mère.

IVAN TURGENEV

*L'un des poèmes en prose d'Ivan Turgenev écrit peu avant sa mort, s'achève sur ces mots :*

« L'Amour, pensai-je, est plus fort que la mort et que la peur de la mort. L'Amour seul maintient la vie et l'âme. »

Avril 1878



## SHAKTI

Salutation à la Divine Énergie

*Srsti-sthiti-vinasânâm sakti-bhûte sanâtani  
Gunâsraye gunamaye nârâyani namostu te.*

O Eternelle. Tu es le Pouvoir qui crée,  
Préserve et détruit les mondes.  
Sur Toi la Nature repose  
Et de Toi les êtres sont constitués.  
A Toi, O Nârâyani (Mère Divine), nos salutations !

Devî Mâhâtmyam



## SHAKTI

Salutation à la Divinité Énergique

« Que l'âme s'applique sans cesse non à ce qui est plus facile, mais  
à ce qui est plus difficile,  
Non à ce qui plaît, mais à ce qui déplaît...  
... non à vouloir quelque chose, mais à ne rien vouloir...  
Non à rechercher ce qu'il y a de meilleur dans les choses, mais  
ce qu'il y a de pire...  
Pour arriver à savoir tout, veillez à ne rien savoir de rien...  
Pour arriver à être tout, veillez à n'être rien en rien...  
car pour venir du tout au tout, il faut se renoncer du tout au  
tout... »

**Saint-Jean de La Croix**

(« *Montée du Carmel* », ch. XIII)

### NOTE

Ici le soi est transcendé, établi en Dieu, absorbé dans cet Absolu dont nous parle l'Inde.

Etrange similitude entre les paroles de ce « Fou de Dieu », ce mystique de la vieille Castille et certains upanisad, certains textes sur la non-dualité absolue de l'advaita-vedānta hindou.

## PRÉFACE PAR DENISE DESJARDINS

De ce rare sacrifice en tant qu'épouse, la femme fait de son époux l'homme véritable, lui révèle sa divinité, le Soi. Elle continue à créer avec ses enfants.

Cette opération magique, ce grand œuvre, parallèle au pouvoir actif de la divinité est aussi une émanation de cette énergie divine que l'Inde nomme Shakti.

Aussi bien Shakti est-elle toujours femme, épouse du plus austère des dieux, celui des ascètes : Shiva. Toute femme est Shakti en son foyer. Elle naît de la Shakti, reçoit la Shakti, est le pont entre la Shakti et sa famille, enfante des êtres humains comme la Shakti.

Chaque fois qu'il y a création, composition, habileté, capacité, force, énergie, c'est Shakti qui opère. Son divin époux, l'inébranlable, l'immuable, l'inaffecté, lui abandonne bien volontiers ses pouvoirs. Il ne s'agit même plus d'abandon de pouvoir. Cœur de sa puissance même, partie intime de lui, indissolublement liée à lui comme l'épouse à l'époux, déesse comme lui est dieu, elle crée le monde des formes, donne l'existence aux vivants et aux univers. Elle enfante la création entière comme une mère universelle. Mère divine et prodigieux sculpteur, elle dépasse l'imagination du plus merveilleux des poètes et la science du peintre le plus éclatant.

Et, sans nul doute celle du plus inouï des dramaturges.

Ce que l'homme fait, crée, agence, assemble, mesure, suscite, compose, confectionne, modèle, forme, élabore, vient d'Elle et n'en est que le miroir comme un transparent reflet lunaire jouant sur la grève.

Personne ne peut mieux faire, ni faire plus, ni faire plus varié.

En même temps, ce monde, perpétuelle effervescence, création et mouvement en fusion, obéit, suit aussi la loi qui veut que chaque chose change, évolue, décroisse et meure pour que d'autres puissent se former.

Puisque Shakti est continuelle action, constante création, elle se doit d'être aussi continuelle transition, constante destruction. Et si elle est éternellement fluctuante, formes mouvantes et manifestations se renouvelant sans cesse, elle ne peut avoir l'éternité ni la stabilité de son divin époux, ni, en termes hindous, sa Réalité. Pourvue d'une relative réalité, elle prend alors le rôle de celle qui ne dure pas, créatrice du rêve, de l'illusoire apparence de stabilité de ces choses fragiles, toujours sur le point de s'évanouir et de disparaître – un fantastique et géant prestidigitateur.

Irréelle, éphémère, magicienne, elle devient, sous cet aspect, l'ensorceleuse, la Mâyâ – celle qu'on doit percer à jour pour que se révèle l'Immuable, son époux Shiva, dissimulé sous les voiles pudiques de ses créations changeantes et passagères.

Séductrice, abusive, trompeuse, artificieuse, elle déploie d'immenses gammes variées d'êtres, d'univers, les développe et les abolit à tour de rôle.

Nous ouvre l'accès à son jeu magique où nous croyons exister, penser, juger, choisir, aimer.

Nous enivre de joies étincelantes et berce de félicités renouvelées nos sens éblouis, pour nous faire oublier qu'elle va un jour nous donner la mort.

Ayant ouvert l'insensé, le prodigieux éventail de la vie, l'ayant agité à sa guise, au gré de son humeur, de sa lenteur, de sa fraîcheur, elle le referme et le pose pour le repos de ce monde périodiquement annihilé.

Cette faiseuse de sortilèges, ce double aspect paradoxal de création sublime et d'abolition de ce qui a été créé, ce Janus femelle aux deux visages, celui bienveillant de mère créatrice et celui redoutable d'ensorceleuse homicide, la femme n'en est-elle pas le pâle reflet ? Investie du même double pouvoir, elle est celle qui aime,

crée, protège, aide à croître, élève, développe, et celle, démoniaque, qui séduit, fascine, captive, démantèle, rejette et fait mourir.

La Vierge Marie et Dalila, femmes toutes deux, puissantes toutes deux, créatrices toutes deux, l'une de vie, l'autre de mort.

En Shakti insérée, enchâssée au cœur même de Shiva, se situe, se noue et se résout le dilemme primordial Unité-Dualité, Stabilité-Mouvement, Création-Destruction, Naissance-Mort, dont découlent les diverses paires de contraires (*dvandvas*) plaisir-peine, bien-mal, paradis-enfer, lumière-ténèbres.

C'est ainsi qu'en Inde elle est représentée sous l'aspect radieux, lumineux et bienveillant des divinités protectrices souriantes : Laskshmî, Parvatî, en Chine et au Japon des Kwanon et des Kwan-Yin.

En Europe, la Vierge Marie.

Sous son aspect redoutable, terrifiant et destructeur, Kâli, armes de la mort en main, chapelet de crânes autour du cou, face noire comme la nuit, bouche ouverte pour dévorer ceux qu'elle tue inexorablement puisqu'elle est le Temps qui coule et déroule les jours de ceux qu'elle enserme de ses mains griffues, elle qui les fait naître pour les achever de sa main, elle qui les expulse et les résorbe en son sein, comme la mer reprend le soir les épaves de ses marées du matin, en un double mouvement perpétuel et certain.

Kâli, Durgâ, Chinnamasta, Kâlikâ, Tarâ en Inde, monstres, serpents femelles, sorcières destructrices, Parques grecques et Vierge Noire, vestiges européens parfois édulcorés.

Elle est adorée, respectée aussi bien sous cet aspect meurtrier que sous celui plein de mansuétude.

Parce que, dans cette double oscillation de pendule où l'action ne peut qu'attirer inmanquablement l'annihilation de l'action afin que se retrouve le repos inaffecté de Shiva, parce que, dans cette création abolie par le temps, dans cette puissance ensanglantée, Kâli va aussi tuer l'Illusoire.

Elle est la porte où se glisser pour échapper à l'irréel et surprendre le secret du mystère. Elle est l'aspect destructeur qui réside en tout homme pour lui permettre de vaincre l'illusion, porteuse d'esclavage.

Mâyâ s'abolit et se sacrifie elle-même en devenant Kâli. Kâli, force meurtrière d'un meurtre rituel, celui de ce qui nous retient prisonniers, ligotés que nous sommes par les chaînes du mental,

de l'émotion, de l'ego. De ce carnage se prépare une autre floraison et, dans cette agonie, tressaille déjà la joie d'une vie nouvelle, aube de liberté, prémices de conscience tout embrassante.

Par Kâli, Mâyâ se suicide en un sacrifice volontaire, permanent. L'Illusion se résorbe en elle par la même puissance qui l'a fait naître. Shakti crée, Mâyâ déploie ses sublimes sortilèges, Kâli les abat. Le Jeu perpétuel de trois aspects d'une même Force omniprésente, omnipuissante, omnidévorante. Il n'est rien qu'elle ne puisse. Et ce Jeu est encore féminin : la lîlâ – le jeu du Dieu dont l'épouse est le Pouvoir.

Puissance divine qui se projette et se réintègre, mouvement qui s'annule, création qui s'abolit, éternel va-et-vient, double comme la naissance et la mort pour une autre naissance et une autre mort à l'infini. Avec l'espoir, par cette même Kâli désespérante, maudite dans son pouvoir destructeur par celle qui pleure la mort d'un fils ou celui qui hurle, séparé de son amante défunte. Avec l'espoir, par cette même Kâli, porteuse d'espérance et bénie des ascètes dans son pouvoir de mort sur l'ego, avec l'espoir d'une vision juste, débarrassée des envoûtements séculaires que sont les joies qui se terminent en désespoir, les plaisirs à l'arrière-goût amer, les spéculations interminables, les tergiversations insolubles, et où naissance et mort perdront toutes deux leur attrait, plaisir et peine leur âcre douceur, réussite et échec leur contradictoire ardeur.

Avec l'espoir que toute femme porte en elle de faire de son mari un homme accompli et d'être aussi pour lui la Kâli dévorante de ses illusions et de ses peurs. Et d'agir de même pour ses enfants.

Kâli, comme je l'ai vue à Vâranaî, immense image sculptée dans la glaise non cuite, ornée et peinte de couleurs naïves, Kâli sous son nom de Durgâ si chère aux Bengalis, introduite en secret au temple dans la joie d'un petit matin.

Et, après que toute une nuit les femmes auront tourné autour de son symbole, un petit arbre décoré de guirlandes de papiers et de fleurs, et qu'à l'aube les hommes prenant le relais, auront continué de tourner tout le jour jusqu'au soir, après cette longue attente en prières, l'instant arrivera de sa révélation où les rideaux fermés du temple s'ouvriront. Et, le souffle suspendu, chacun pourra contempler l'image de Durgâ.

Durgâ aux six bras en forme de roue, tenant ses épées, montée sur un lion et terrassant un démon noir symbolisant l'ego, avec

à sa droite et à sa gauche la déesse de l'Intelligence et celle de la Compréhension.

Des rites spéciaux ont déjà été accomplis derrière les rideaux tirés pour instiller le pouvoir à cette argile insensible. Mâ Anandamayî se tiendra entre elle et la foule des fidèles.

Et pendant trois jours cette image contemplée, nourrie, soignée, implorée, servira de support sur lequel force prières, pûjâs, incantations, mantras, offrandes, sacrifices se déverseront en masse comme la manne céleste, et surtout la prière incessante, intense, ardente de ceux qui venaient alternativement la visiter, la prier, lui faire des offrandes, lui demander secours pour eux-mêmes, leur famille ou bien implorer sa grâce, sa bénédiction selon le niveau de chacun, afin que, de tant d'attentions et d'amour, la puissance instaurée en elle se développe.

Pour que, le soir du troisième jour, la puissance la quitte et que, livrée à l'eau du fleuve, l'argile informelle ayant pris figure humaine et puissance divine retourne à l'Informel, redevienne boue et se mêle au limon nourricier de Mâ Gangâ, le Gange – une autre forme de déesse féminine – dans laquelle elle sera jetée au son des cymbales, des conques et des tambours et se dissoudra à tout jamais.

Illustrant ainsi les trois pouvoirs en raccourci dans ces trois journées de dévotion fervente, symbole du mouvement continuels de l'Univers et de la réunion des contraires : Forme et Sans-Forme.

Et pourtant cette image populaire suavement ripolinée, il faut bien dire qu'elle m'avait doublement heurtée quand je la vis. D'abord elle ne correspondait guère à mes goûts plastiques pas plus qu'aux normes artistiques des esthètes parisiens. Ensuite l'adoration qui lui était témoignée – surtout par un public de femmes simples – me choquait comme un culte dépourvu de grandeur.

Jusqu'à ce que je puisse comprendre qu'elle n'était qu'un support et que chacun s'en servait à sa façon. Peut-être primaire pour certains qui venaient là comme au spectacle et se réjouissaient d'une fête réussie. Pour d'autres, c'était un intercesseur à leurs prières. Pour d'autres encore, complètement intériorisés, seule la présence de Mâ Anandamayî comptait. Durgâ ne représentait que l'occasion de l'instant.

Jusqu'à ce que je comprenne aussi que, pour un ensemble de personnes simples et pauvres, cette fête comblait non seulement

tous leurs espoirs de réjouissances, mais en même temps les inclinait – si peu que ce soit – à une prière intérieure. Tout compte fait, c'était plus utile que nos cinémas, matchs et taumachies européens.

Comme me l'exprimait dans son langage naïf et imagé une jeune Indienne auprès de qui j'étais assise durant les rites : « Nous prions, nous implorons la Déesse de venir dans sa représentation de terre. Pendant trois jours, nous lui adressons nos prières, nous l'aimons, nous lui donnons toutes nos pensées. Mais après, c'est trop. Alors nous lui disons : " Tu es venue, nous t'avons honorée tout le long de ces trois journées, mais maintenant, bâtis comme nous sommes, nous ne pouvons plus. »

« Alors tu peux nous quitter, comme nous quitterons nos filles que nous avons mises au monde, que nous avons élevées et à qui nous avons tout donné. Elles partiront quand elles se marieront et nous rentrerons chez nous sans jeter un regard en arrière sur elles. De même la Déesse va partir et nous quitter. » »

Ainsi doit être l'amour, sans attachement – ce qui en est la forme la plus difficile – amour non possessif qui doit accepter le départ de la Déesse – symbolisant et préfigurant celui de l'enfant.

Ce que nous appelons ici couper le cordon ombilical.

De même et plus difficile encore, ce départ symbolise l'acceptation de la mort d'un des siens – « Dieu l'a donné, Dieu l'a repris ».

Matrice perpétuelle, portant la puissance créatrice, parcelle de l'énergie divine – chaque femme est Shakti en son foyer où elle règne toute-puissante. En elle réside le pouvoir de créer ce foyer, de le préserver, comme Shakti, dans son aspect bénéfique, crée les univers.

En elle aussi le pouvoir de le détruire. C'est pour cela que les lois de Manou demandent que les épouses soient respectées par tous les siens pour qu'elles continuent à préserver ce foyer : « Les maisons maudites par les femmes d'une famille auxquelles on n'a pas rendu les hommages qui leur sont dus, se détruisent entièrement comme si elles étaient anéanties par un sacrifice magique. »

Soignant ce foyer qu'elles aiment comme leur enfant, acceptant ceux qui y viennent, l'hôte – sacré puisque envoyé par Dieu – et ceux qui en partent.

Aimant leurs enfants, les protégeant mais les punissant aussi. Entourant de soins et de tendresse leur époux mais aussi, exi-

geantes et sévères, jouant ainsi leur double rôle de Shakti, elles sont aussi celles qui « voient », par leur intuition, leur don de clairvoyance – sorcières, prophétesses ou devineresses – également héritages de Shakti.

Et celle qui connaît de l'intérieur ceux qu'elle a enfantés, son enfant qu'elle a aidé à se développer, l'homme qui, une fois marié, dépose prétentions, contraintes, masques et mensonges inconscients et se met psychologiquement à nu devant elle, comme il s'y met physiquement.

Celle qui sait deviner sans paroles, maintenir sans effort, calmer sans ostentation.

Protectrice, clairvoyante, aimante, ou bien « si on ne lui rend pas les hommages qui lui sont dus », destructrice, impatiente, violente.

Aimée à cause de ce pouvoir, crainte à cause de ce même pouvoir, est-ce à cause de ce pouvoir que l'homme, prenant peur, essaie toujours de la dominer ?

Sur le couple Shiva et Shakti bienveillante se modèle l'idéal du couple humain.

Et, de la béatitude sans changement et sans fluctuation du couple divin qui, dans son essence, est existence-cohésion-béatitude (*satchit ananda*) nous ne connaissons qu'un pâle reflet, le bonheur de l'union.

En même temps, l'âme humaine peut commencer sa réunification en s'unissant en tant qu'homme et femme, premier pas vers la résorption en la source dont elle est issue, premier essai de non-dualité, de non-séparation, premier pas vers un sentiment vrai, délivré d'émotion, de réaction, d'égoïsme.

Ainsi que Shiva-Shakti sont Deux en Un – deux aspects d'une même essence – Shiva, l'aspect statique et Shakti, l'aspect dynamique, Shiva, pure conscience, Shakti, béatitude et amour.

Souvent représentés étroitement enlacés dans une posture d'union sexuelle, symbole de non-dualité tangible dans cette réunion de deux corps ne faisant plus qu'un, ils trônent dans les temples et sur les autels, plus parlant à l'intuition humaine qu'un diagramme abstrait.

Résolvant ainsi les contraires, étant à la fois système monothéiste, puisque Shiva et Shakti ne sont que deux aspects de la même réalité et système dualiste puisque à ces deux aspects on rend



le culte comme à deux divinités distinctes, masculine et féminine, dont l'union d'Être et de Pouvoir donne naissance aux Univers. Maître au pouvoir absolu, puissance à qui rien ne résiste, Shiva délègue pourtant ce pouvoir à sa compagne Shakti qui se sépare apparemment de son auguste conjoint comme pouvoir de Shiva, cause efficiente, matérielle de l'Univers et Univers elle-même. De même que l'épouse se sépare de l'époux et donne, seule, naissance à son enfant.

Il représente l'aspect conscient du Réel, la liberté, la libération. Il est le gourou des ascètes, le Dieu abstrait, inaffecté et sur son visage lisse, sur ses lèvres relevées – calme ébauche de sourire, signe de félicité – ne se lit rien d'autre que la béatitude paisible, même quand il est étreint par son ardente et séduisante épouse.

Elle est forme de l'univers, le *samsâra* : glissement continu, manifestation sans cesse changeante, monde de phénomènes inclus dans l'aspect non manifesté du Réel, émanation de Shiva dont elle n'est pas séparée, pas plus que le brûlant et la lumière ne le sont du Feu – et elle lui est totalement, intimement *soumise*, ne dépendant que de lui, n'étant que lui. Dans cette curieuse, particulière et grandiose relation de soumission absolue réside le modèle où les lois de Manou proposent à l'épouse d'être le reflet de Shakti, soumission qui ne signifie pas esclavage, soumission par laquelle elle absorbe la Puissance absolue, s'en revêt et s'en sert pour créer, pour agir, de même que la femme absorbe et assimile le sperme masculin pour créer son enfant.

Shakti, apparemment séparée de Shiva, devient Mâyâ, pouvoir de projection des mondes, en même temps qu'elle voile son origine consciente et la dévoile progressivement, comme un jeu de cache-cache démesurée où elle se cache elle-même pour que l'on puisse chercher et retrouver son origine divine.

Provocatrice à demi-voilée, attirant les hommes dans ses filets séducteurs jusqu'à ce qu'un parmi eux, l'audacieux, le valeureux, le persévérant, l'accompli, puisse arriver à déchirer ce voile pour contempler Celui qu'il a maintenant la capacité de voir, Shiva le resplendissant, qui l'aurait autrefois aveuglé.

Deux en Un. Pourquoi le Un désira-t-il devenir multiple ? Question insoluble, diront certains – ou bien c'est Sa nature de Shiva, répondront les autres.

A l'image du couple, Shiva-Shakti, les couples humains, les couples mythiques indiens se forment.

« Partout où est le *jīva* (âme vivante individuelle) se trouve Shiva et chaque femme est Gauri. Vous êtes en un seul individu père, fils et mari. Dieu est à la fois maître et serviteur. L'eau, la glace et la vapeur sont une même substance. Le sans-forme et la forme sont tous deux Brahman. Voyez-le partout, Chantez Son Nom. Il apparaît comme Sitaram, comme Râdhâ-Krishna, comme Shiva-Shakti, comme Shakti et son adorateur. La nature du *Jīva* (âme individualisée) veut qu'un homme désire une femme et qu'une femme désire un homme. Mais quand on découvre sa divinité, alors le *Jīva* se transforme en Shiva. En fait, intérieur et extérieur ne font qu'un. Mais pour rendre cela intelligible il faut parler séparément de l'un et de l'autre. » *Sbri Mâ Anandamayî (Words)*.

Mais alors que le couple Shiva-Shakti est fondé principalement sur la résorption d'une apparente dualité dans le *Un* – le deux en un – les autres couples, tout en symbolisant eux aussi cette non-dualité, s'édifient sur d'autres aspects prédominants.

Ainsi deux héroïnes des grandes épopées hindoues, le Râmâyana et le Bhâgavata-Purâna : Sitâ est le modèle de l'épouse et Râdhâ, le modèle de l'amante – ou de la mère dans son rôle d'amie. Toutes deux situées sur le plan humain, symbolisant la séparation d'avec le Divin, l'âme individuelle recherchant de façon humaine à s'unir avec la Divinité par l'allégresse et l'amour.

Pour Sitâ, n'existe que son époux Râma qu'elle sert avec joie et fidélité constante.

Pour Râdhâ, l'époux ne suffit plus. Elle cherche un Dieu extérieur.

Deux exemples que la tradition hindoue propose aux femmes à travers ces héroïnes, tout comme avec Sâradâ Devî.

de l'usage du couple Shiva-Shakti, les couples féminins, les couples éponymes indiquent notamment de 20 à 25% de la population. Le fait que ces couples soient les plus nombreux dans les régions de montagne, de haute altitude, est intéressant. On peut se demander pourquoi. Une des raisons est peut-être que ces régions sont plus isolées et que les couples éponymes ont pu y rester plus longtemps. Une autre raison est que ces régions sont plus riches en ressources naturelles, ce qui a permis à ces couples de survivre plus longtemps. Mais quand on découvre ces couples éponymes dans les régions de montagne, on se demande si ce n'est pas parce qu'ils y ont été introduits par les soldats ou les fonctionnaires de l'État. Mais pour répondre à cette question, il faut regarder le contexte de l'usage de ces couples éponymes. On voit que ces couples éponymes sont très nombreux dans les régions de montagne, de haute altitude, ce qui est intéressant. On peut se demander pourquoi. Une des raisons est peut-être que ces régions sont plus isolées et que les couples éponymes ont pu y rester plus longtemps. Une autre raison est que ces régions sont plus riches en ressources naturelles, ce qui a permis à ces couples de survivre plus longtemps. Mais quand on découvre ces couples éponymes dans les régions de montagne, on se demande si ce n'est pas parce qu'ils y ont été introduits par les soldats ou les fonctionnaires de l'État.

Mais pour que le couple Shiva-Shakti soit le plus nombreux dans la région d'un couple éponyme, il faut que ce couple éponyme soit le plus nombreux dans la région. On voit que ces couples éponymes sont très nombreux dans les régions de montagne, de haute altitude, ce qui est intéressant. On peut se demander pourquoi. Une des raisons est peut-être que ces régions sont plus isolées et que les couples éponymes ont pu y rester plus longtemps. Une autre raison est que ces régions sont plus riches en ressources naturelles, ce qui a permis à ces couples de survivre plus longtemps. Mais quand on découvre ces couples éponymes dans les régions de montagne, on se demande si ce n'est pas parce qu'ils y ont été introduits par les soldats ou les fonctionnaires de l'État.

Pour être certain que ces couples éponymes sont le plus nombreux dans la région, il faut regarder le contexte de l'usage de ces couples éponymes. On voit que ces couples éponymes sont très nombreux dans les régions de montagne, de haute altitude, ce qui est intéressant. On peut se demander pourquoi. Une des raisons est peut-être que ces régions sont plus isolées et que les couples éponymes ont pu y rester plus longtemps. Une autre raison est que ces régions sont plus riches en ressources naturelles, ce qui a permis à ces couples de survivre plus longtemps. Mais quand on découvre ces couples éponymes dans les régions de montagne, on se demande si ce n'est pas parce qu'ils y ont été introduits par les soldats ou les fonctionnaires de l'État.

On voit que ces couples éponymes sont très nombreux dans les régions de montagne, de haute altitude, ce qui est intéressant. On peut se demander pourquoi. Une des raisons est peut-être que ces régions sont plus isolées et que les couples éponymes ont pu y rester plus longtemps. Une autre raison est que ces régions sont plus riches en ressources naturelles, ce qui a permis à ces couples de survivre plus longtemps. Mais quand on découvre ces couples éponymes dans les régions de montagne, on se demande si ce n'est pas parce qu'ils y ont été introduits par les soldats ou les fonctionnaires de l'État.

**SRÎ SÂRADÂ DEVÎ**  
par  
**Svâmî Nikhilânanda**

Sous l'influence de srî Râmakrishna, la Sainte Mère développa un état de perfection dans son rôle de femme hindoue.

Née dans la paisible atmosphère d'un petit village du Bengâl, élevée parmi de simples villageois qui ne connaissaient aucun des artifices de la civilisation moderne, du temps de son vivant Sâradâ Devî fut reconnue comme la « première dame » de l'Inde.

Des gens de toutes les catégories sociales vinrent lui rendre hommage et repartirent comblés.

Sâradâ Devî voyagea beaucoup et rencontra bien des hommes et des femmes qui ne parlaient pas Bengâlî ; les échanges d'idées se situaient alors au-delà de la parole, sur un autre plan. Malgré cela, ils l'acceptèrent comme sad-guru, en Maître parfait qui enseigne plus par mauna, le silence, que par la parole.

La Sainte Mère était un Maître spirituel hors du commun. Sa vie quotidienne fut l'accomplissement incessant de devoirs, non seulement envers ses nombreux disciples mais aussi envers sa propre famille, dont certains parents lui rendirent l'existence particulièrement difficile.

Au milieu de toutes ces épreuves et même face à la maladie et à la souffrance, Sâradâ Devî restait égale, dans un état constant de sérénité et de joie, preuve de sa communion avec l'ânanda la Béatitude intérieure.

Si, durant ces années de ministère spirituel la Sainte Mère montra un tel naturel, une telle sagesse, ce fut en partie grâce à ces années de discipline intérieure passées auprès de srî Râmakrishna et après son mahâsamâdhi (décès). Le Maître était pour elle Dieu incarné.

Les satsang présentés ici, les entretiens de la Sainte Mère, seront, sans aucun doute, une révélation précieuse pour les lecteurs indiens et occidentaux. Pour la femme indienne traditionnelle, sa vie est un exemple à suivre.

L'Inde a toujours respecté la femme comme la manifestation de la divine sakti. Le secret de son pouvoir, de sa force réside aussi dans le fait que Sâradâ considérait tous les hommes comme ses propres enfants <sup>1</sup>. Le plus grand hommage que nous puissions lui rendre est de reconnaître en elle cette manifestation divine.

Les femmes d'Occident apprendront beaucoup en lisant et en méditant sur la vie de Sâradâ ; que chercher à égaliser l'homme ou à forcer son respect n'implique pas nécessairement une imitation de l'aventure masculine ou d'entrer en compétition avec lui dans tous les domaines.

De nobles et grandes qualités sont inhérentes dans la femme. Elles sont l'héritage divin. Douceur ne signifie pas manque de courage ou de fermeté, ni simplicité un manque de sagesse.

Parfois, tout comme l'homme, la femme porte aussi sa croix pour la rédemption de tous. En accomplissant leur dharma, leur devoir, tous deux peuvent atteindre, ici et maintenant, la plus haute perfection. Ainsi, unifiés, TOUS les aspects de l'existence peuvent mener à la réalisation. A Dieu.

#### NOTE

1. « Sâradâ Devî considérait tous les hommes comme ses propres enfants » : Comme srî Râmakrishna qui considérait toutes les femmes comme autant de manifestations de la Mère Divine ou sakti.

## La divine énergie

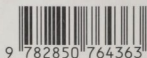
« De ce rare sacrifice en tant qu'épouse, la femme fait de son époux l'homme véritable, lui révèle sa divinité, le soi... Cette opération magique, le grand œuvre parallèle au pouvoir actif de la divinité est aussi une émanation de cette énergie divine que l'Inde nomme Shakti... Toute femme est Shakti en son foyer. Elle naît de la Shakti, reçoit la Shakti, est le pont entre la Shakti et sa famille ». (Denise Desjardins).

Patrick Mandala a choisi de nous présenter la Shakti par la vie exemplaire de Sâradâ Devî, épouse de Ramakrishna. Bien plus qu'une biographie de la femme qui partagea la vie de ce grand Maître Spirituel, *La Divine Énergie* est une ode à la femme en tant qu'initiatrice universelle.

### L'auteur

*Après avoir suivi des études d'expert en art, Patrick Mandala s'installe en Inde où il vit depuis près de 20 ans. Disciple de Mâ nanda Moyi, il est imprégné des différentes traditions de l'Inde grâce aux nombreux maîtres spirituels qu'il lui fut donné de rencontrer.*

En couverture : Sarada Devi



PRIX : 130 F  
ISBN 2-85076-436-1  
ISSN 0397-3096

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

